**JAB 1000 Lausanne 9**
**Annoncer les rectifications d'adresse**

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
**Frs 25.– au CCP 10–220 94–5**

# L^A D^ISTINCTION

*Sociale — Politique — Littéraire*
*Artistique — Culturelle — Culinaire*

**88**

9 février 2002
paraît six fois par an
quinzième année

*«Strč prst skrz krk!»*
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

*Canon scié*

## Humons l'air (quand il est frais)

Il est des jours étranges où l'on n'a même pas envie de malmener le dernier Houellesex ou Chessecq. Entre provocations adolescentes préformatées à l'intention des médias, monopolisation des louanges et occupation du terrain littéraire, cynisme de pacotille ou métaphysique de salon, notre choix est vite établi : laissons le bourgeois se choquer lui-même chez lui et s'entre-admirer pour sa propre audace, simuler la rébellion et polir sa statue simultanément, recueillir les honneurs et l'argent dans le même mouvement.

Fin de cette petite introduction –mise en jambes, dérouillage du clavier, raclement de gorge avant de pousser la première lettre– qui est également une vile astuce pour t'attirer jusqu'ici, naïf lecteur et lectrice trop confiante, plus loin que le titre trop aguicheur que je n'ai pas manqué de placer ci-dessus.

### Filons !

Filons loin, ailleurs, y rechercher de l'air frais, dans un livre d'outre-Atlantique paru il y a une dizaine d'années. Parlons gratuitement d'un livre hors-saison, de Jim Harrison : *Entre chien et loup*.

À côté des *Légendes d'automne*, de *Dalva*, de *La Femme aux lucioles*, ce recueil de chroniques est passé plus inaperçu : *«Si j'ai choisi un éditeur situé à l'écart des centres de l'ambition, c'est dans l'espoir d'éviter tout le battage assommant qui accompagne d'ordinaire la publication d'un livre à New York.»*

Ce livre constitue un portrait de l'auteur, grandeur Nature : Harrison est l'exact contraire d'un blême écrivain romantique, comme on se l'imagine, affaissé à sa table de travail, sur le balcon d'un quelconque sanatorium, crachotant, d'une main, un morceau de poumon ; trempant sa plume dans son nombril, de l'autre. Il parle ici de cuisine, de bons vins bus cul-sec au goulot, de grand air, de chasse, de pêche –et de ce qui va avec : d'amitié, de littérature, de plaisir et d'excès.

### Ne mangeons pas peu !

N'y allant pas avec le dos de la louche, la vie lui paraissant *«trop courte pour aborder un repas avec les minauderies d'une prostituée japonaise»*, Harrison envoie au compost la cuisine minceur, qu'il estime comme *«l'équivalent moral du fox-trot.»* Son objectif est sobrement défini : *«L'essentiel est de bien manger, mais sans en mourir.»* Surtout, éviter de ressembler à ces *«visages défaits et sinistres de deux qui, en guise de déjeuner, viennent d'ingérer une julienne de jicama accompagnée de vinaigrette à la framboise et d'un verre d'eau européenne.»*

Le bon docteur Harrison nous prescrit ses préparations souveraines contre les maux les plus divers : *«…en cas de déprime il faut partir pour une churrascaria de Rio et y manger un rôti découpé dans la croupe d'un zébu ; essayez aussi la feijoada, un ragoût de haricots agrémenté d'une douzaine de viandes séchées différentes, dont des oreilles, des queues et des museaux. Pour dissiper l'ennui brumeux des fins de soirée, allez dans un restaurant italien et commandez le violent plat de pasta connu sous le nom de puttanesca, très en faveur chez les prostituées romaines. Après avoir voté, mangez du chou frisé pour vous purger de tous les miasmes qui vous empoisonnent…»*. Si vous partez en randonnée, nourrissez-vous de *tsampa* tibétaine, *«mélange de grains dont le goût évoque le résultat de plusieurs balayages du sol d'un grenier, malgré l'addition de piments corsés. La* tsampa *gonfle dans votre ventre et dissipe tout intérêt pour les femmes, le whisky, les cigarettes ou le foie gras.»*

Cette attirance pour les plats robustes date de la prime enfance : *«J'ai une bonne mémoire (…), j'étais dans mon berceau d'où j'observais mes parents en train de manger des côtes de porc fumé et les dernières saucisses préparées à la maison (…). Je repoussais mes aliments de bébé avec des sanglots et des hurlements, leur préférant des cœurs entiers de gibier, des harengs, du brochet, les œufs de perche, la saumure que ma grand-mère faisait mijoter sur le poêle à bois avec une énorme tête de cochon.»*

### Suivons nos obsessions !

Harrison n'est pas une simple brute épaisse. Fondu de pêche et de chasse, il frôla néanmoins, un temps, les sommets de l'institution universitaire, mais : *«Ce matin-là, je m'étais mentalement retiré de la compétition pour la présidence de l'université de Harvard. Il n'y avait pas de grue des dunes à Cambridge, et ce volatile constituait mon obsession du moment, ainsi que d'autres oiseaux, des ours, des coyotes et des loups, toutes espèces assez peu répandues dans la région de Boston.»*

Quand il n'écrit pas, Harrison passe donc son temps à manger et boire, à prévoir ce qu'il va manger et boire, à courir la truite de rivière ou le tarpon à Key West. Toutes les pêches ne se valent pas et il a le bon goût de déplorer la pêche sous la glace, *«sport pour débiles»* en faveur duquel il ne trouve qu'un argument : *«cette activité vaut*

***(Suite en page 2)***

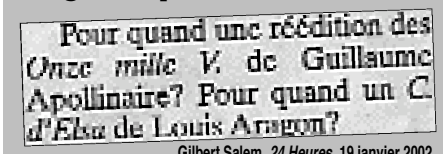
Grouse

Jicama

Grouse

*Découverte littéraire*

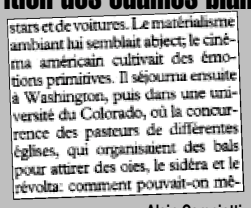
## Un manuscrit inconnu du grand poète communiste


Pour quand une réédition des Onze mille V. de Guillaume Apollinaire? Pour quand un C. d'Eba de Louis Aragon?

Gilbert Salem, *24 Heures*, 19 janvier 2002

*Nouvelles religiosités*

## Apparition des ouailles blanches


stars et de voitures. Le matérialisme ambiant lui semblait abject; le cinéma américain cultivait des émotions primitives. Il séjourna ensuite à Washington, puis dans une université du Colorado, où la concurrence des pasteurs de différentes églises, qui organisaient des bals pour attirer des oies, le sidéra et le révolta: comment pouvait-on mê-

Alain Campiotti, de New York, in *Le Temps*, 12 octobre 2001

**L^A D^ISTINCTION**
**Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction**
**case postale 465**
**1000 Lausanne 9**
**Y-mêle :**
**redaction@distinction.ch**
**Vouèbe :**
**www.distinction.ch**

**Abonnement :**
**Frs 25.–**
**au CCP 10–22094–5**
**Prix au numéro :**
**Suisse : 4.35 francs**
**Europe hors zone franc : 2.90 €**

**Collaborèrent à ce numéro :**
**Jean-Frédéric Bonzon**
**Suétone Behave de Fustanges**
**Théo Dufilo**
**Maud Luisier**
**Gil Meyer**
**Line Naphta**
**Claude Pahud**
**Marcelle Rey-Gammay**
**Cédric Suillot**
**Jean-Patrick Trélaubé**

## Faites votre journal vous-mêmes

**Si elle ne manque pas de lecteurs (près de 1200, aussi incroyable que cela puisse paraître), *La Distinction* souffre d'une pénurie croissante de rédacteurs. L'âge, les artères, la reproduction biologique, la reproduction élargie du capital, la carrière, la lassitude, la chair (qui est triste), les livres (qu'on a tous lus), la mort de Bourdieu, l'émigration et mille autres causes ont petit à petit fait fondre le noyau des rédacteurs de la revue.**
**Nous cherchons donc des contributions dans les domaines qui sont les nôtres : la critique «sociale, politique, littéraire, artistique, culturelle et culinaire». Il peut s'agir d'articles, de pastiches, de notules et notulettes, de bons mots, ou d'illustrations sous diverses formes.**
**Depuis 15 ans, la rétribution des auteurs est symbolique, l'écho médiatique quasi nul et le prestige en société incommensurable.**
**Les propositions sont à adresser à la rédaction.**

***La Distinction*, case postale 465, 1000 Lausanne 9**
**redaction@distinction.ch**

*«Mais au-delà de cette union soudée derrière le président, de la satisfaction de voir l'aigle blessé montrer ses crocs, persiste un malaise que ni les médias, ni les politiques n'arrivent à calmer : le profond sentiment d'insécurité.»*
Anne-Muriel Brouet, de Washington, in *Tribune de Genève*, 9 octobre 2001

*«…il y a une porte qui reste ouverte et qui reste entrouverte, dans laquelle toutes les parties doivent s'engouffrer pour arriver à une solution à l'amiable…»*
Michel Zen-Ruffinen, secrétaire général de la FIFA, supra RSR 1, lundi 15 octobre 2001 vers 13h00,

*«…c'est la porte ouverte à un certain esprit du monde –méchant en même temps que gonflé de promesses– qui se referme sur nos nœuds gordiens si étroitement nationaux.»*
Michel Zendali, rédacteur en chef adjoint, in *Le Matin*, 18 novembre 2001

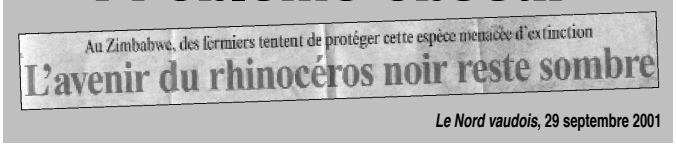
*«Les bulletins de versement bleus seront désormais orange.»*
UBS, sur une facture Visa, novembre 2001

*«Par exemple, dans l'affaire Swissair, si je n'étais pas conseiller fédéral, je critiquerais certainement le Conseil fédéral.»*
Moritz Leuenberger, heureusement conseiller fédéral, in *Le Temps*, 19 novembre 2001

*«Dans une année, l'Exposition nationale aura refermé ses portes neuchâteloises. La vie de notre cité reprendra son cours normal, qui, pourtant, ne sera jamais tout à fait le même après avoir goûté aux charmes si fugaces et paradoxalement inoubliables du temps lorsqu'il se pique d'être exceptionnel.»*
Didier Burkhalter, Président de la ville de Neuchâtel, in *Neuchâtel votre ville*, 15 nov. 2001

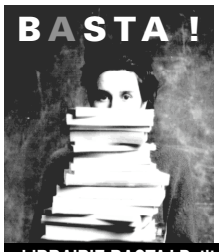
*Pachydermatologie*

## Problème obscur


Au Zimbabwe, des fermiers tentent de protéger cette espèce menacée d'extinction
L'avenir du rhinocéros noir reste sombre

*Le Nord vaudois*, 29 septembre 2001

***(Publicité)***




**Une coopérative autogérée, alternative.**
**Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.**
**Un service efficace et rapide.**
**Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.**

**LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,**
**Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch**
**Ouvertures : LU 13h30-18h30,**
**MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00**
**Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,**
**Tél./fax/répondeur 691 39 37**
**Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30**

# Courrier des lecteurs

## Pour qui sonne le verglas

La neige est tombée sur le Parc Mon-Repos, lui offrant son pur écrin de sommeil. Tel un blanc manteau, elle recouvre la glace croustillante, tout comme la crème double la meringue. Les hauts et fins branchages noirs et nus des arbres se découpent en surimpression devant un ciel aux reflets changeants, argentés et bleus, roses et dorés. Pas un chat. Mais des petits chiens en manteaux carronés. Quel talent d'observatrice, direz-vous ! Eh oui, car depuis hier je ne parcours plus le parc à la vitesse de la gazelle. Non, car hier je glissai près des toilettes pour canidés de la contre-allée et ce ne fut que le début de mes ennuis car le chirurgien qui me soigna voulut aligner mon péroné sur Alpha du Centaure. Cet orthopédistopathe, broyard de surcroît, fut heureusement mis en retraite anticipée, mais moi c'est en chaise roulante que j'arpente aujourd'hui mon cher Parc et je tiens à dire ceci à la Municipalité : fait-on des économies de sel ? Croit-on qu'il est aisé de mouliner comme une dératée pour ne pas aller s'écraser contre un marronnier au bas de la contre-allée ?

**Maud Ricité-Rayduitt**,
de Marterey

## Primachos

J'ai beaucoup apprécié la remise des prix de Champignac, une cérémonie de bon goût où chaque orateur put remplir dignement sa casquette, sans machisme fanfaron et bien qu'il n'y eût pas de femme au palmarès. Ceci me fit penser à une réunion à laquelle j'assistai il y a quelque temps de cela et où, *a contrario*, un nain difforme réclamait l'entier de l'espace rédactionnel d'une rubrique par ailleurs fort lue et ceci au détriment d'une jeune femme innocente (le cadre est celui de la publication d'un bulletin paroissial). Certes l'évolution biologique range ce genre de comportement parmi les résidus primatiques (ce type s'était comporté comme un mâle dominateur inquiet d'avoir à partager son coin de forêt, vraisemblablement pour pallier un manque de puissance sexuelle). Mais ces éclats d'un autre temps sont souvent déstabilisants pour les êtres plus développés et, en l'occurrence, un grand silence avait suivi cet accès de testostérone. Or, les dernières recherches montrent que la meilleure réaction consisterait en un gentil acquiescement, voire un tapotage-toilettage sur l'épaule, ou une main dans les cheveux.

**Professeure Mimi Syl**,
Institut de recherches scientifiques sur les poitrines velues, IRSPV,
de Lausanne.

## En direct de la volière

La neige est tombée sur le Parc de Mon-Repos et enfin on a la paix. Par bonheur, la Municipalité a décidé de ne pas saler les chemins, aussi la neige s'amasse-t-elle provisoirement dans un décor tout blanc et tout glissant. Marcel Bellebottes s'est rhabillé, grosse doudoune, grosses chaussures et pantalons décents, ce qui réduit nettement l'animation autour de la cage. Il y a encore quelques chiens en promenade, tout penauds sous leur manteau à carreaux. Même les joggeurs ont déserté les allées. On regretterait presque les deux comiques qui se poursuivaient inlassablement derrière les sapins l'année dernière. Que sont-ils devenus ? S'entraînent-ils en cage ? Les reverra-t-on au printemps ?

**Augusto Conos de Incienso**,
perroquet du Chili,
du Parc de Mon-Repos

## Et pif!

Céleste est une pétasse, je n'ai rien d'autre à dire. C'est à cause d'elle que M. m'a quitté pour JJMK. Quels abîmes d'ingratitude, de toutes parts.

**B. C.**

**Ce correspondant, qui requiert l'anonymat, est connu de la rédaction. Ajoutons que nous avons reçu aussi une longue lettre de dénégation de la part du professeur Cornulaz-Epallaz, suite à la missive de son collègue JJMK publiée dans notre numéro précédent. Après avoir négocié quelques coupures avec son auteur, nous la ferons paraître dans un prochain numéro. [*Réd.*]**

## Et paf!

Ce n'est pas un scoop pour celles et ceux qui la connaissent, mais je tiens à avertir vos lecteurs : Céleste ne mérite pas son prénom. Elle fait des mines de sainte nitouche. N'empêche : qui, sinon elle, est venu reluquer les messieurs en bottes de caoutchouc au Parc, l'autre jour ? Elle fait comme si elle pouvait, en bonne psychologue, contempler scientifiquement les activités du club de fétichisme. Mais elle en est l'inspiratrice.
Alors, excusez-moi d'être vulgaire, mais qu'elle se les brosse !

**Maude M. K.,**
**Réd. : correspondante connue de la rédaction**

## Au bout du rouleau

Ah ! Il est enfin démasqué, l'alcoolo, c'est Cornulaz-Epallaz. C'est lui qui a donné des cours mal préparés, où il ajoutait des parenthèses aux parenthèses, et où il parlait de sa vie privée qui n'est pas reluisante du tout. C'est du propre. Heureusement que c'est fini maintenant.
Enfin, un mystère qui aura duré des décennies est levé. Merci à Monsieur Sauer-Suess, qui a fourni un travail d'investigation digne de ses titres professionnels. Merci au professeur Mépfer-Kenzo, qui m'a l'air d'être un jeune Monsieur tout à fait respectable. En tout cas je lui exprime ma vive gratitude pour ses éclaircissements, et je ne manquerai pas de lui adresser les poèmes que j'ai commis depuis ma retraite (j'ai cru comprendre qu'il s'intéresse beaucoup à la littérature romande). Et merci, enfin, à son épouse Maude pour la boîte de chocolat qu'elle m'a adressée pour la nouvelle année, et qui, elle aussi, m'a adressée dans le plus grand secret un exemplaire du numéro 86 de votre journal. J'ai maintenant trois fois la preuve de ce que je soupçonnais depuis bien longtemps.
Je peux mourir tranquille, dans mon EMS de Corbeyrier. Je sais maintenant pourquoi j'ai raison de déshériter mon petit neveu B. Clarme.
Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur…

**Th. Bourthet,**
nonagénaire, instituteur retraité depuis bien loooongtemps

## Droit de réponse

Déléguée par la Municipalité en tant que directrice des Parcs sociaux, j'ai bien voulu prononcer un discours lors de la récente fête qui s'est déroulée dans un des plus beaux jardins de la Ville. Une de vos lectrices a bien voulu en rendre compte dans votre dernière livraison et je l'en remercie.
Permettez-moi cependant de vous faire observer que ce discours, que votre lectrice a décrit comme «remarquable», comme rempli d'«astuce et de malice», n'est pas de mon fait. Il a été rédigé par l'un de mes collaborateurs personnels, qui est plus que moi au fait de la course à pied et de la vie des chiens tenus en laisse ou laissés en liberté. Je l'ai récemment engagé en vue de la rédaction d'un rapport-préavis consacré à la périlleuse et fâcheuse question des crottes de caniche et de doberman, et je ne peux que me réjouir de l'état d'avancement de ces travaux.
Partisane de la clarté et de l'efficacité de l'administration communale, je me sentais tenue de procéder à une telle rectification. Avouez d'une part que ce n'est pas si souvent qu'un magistrat haut placé salue publiquement les mérites de ses subordonnés, d'autre part qu'il n'est pas donné tous les jours aux responsables politiques de devoir s'exprimer sur des sujets aussi peu conventionnels. Et ne faites, s'il vous plaît, aucune relation entre ces deux aveux.

**Sarrazine Di Jonez,**
Directrice

## Dilemme

Depuis quelques mois, je reçois votre journal sans l'avoir sollicité. Auparavant, je ne le recevais pas, sans l'avoir sollicité non plus. Cette situation me plonge dans l'embarras, d'autant plus que, j'imagine, cette situation ne saurait durer sans que je le sollicite, mais d'autre part j'ai peur de brusquer les choses par une intervention intempestive. Que faire ? Pouvez-vous faire quelque chose pour moi ?

**Auteur anonyme,**
inconnu de la rédaction

**Rien. Et surtout n'oubliez pas d'aller vous exprimer aux prochaines votations. [*Réd.*]**

*Chronique de l'excitation lexicale*

# Minute métonymique

– Inouï, disait le mâle Ory : j'ai observé les Esquimaux (ou plutôt les Inuit) depuis la nuit des temps. Je n'y allais que la nuit, mais elle durait six mois.
– Ah bon, répondait Iago. Curieux, moi je ne m'en relèverai pas la nuit, d'aller si loin au froid. Et comment était-ce, ce voyage au bout de…
– Mille et une fois, ou presque, j'y suis allé, et jamais cela ne m'a tenté.
– Et, hésitait Iago, à propos, avec les femmes ? On dit, n'est-ce pas, hum, dans la nuit qui les voile, les… vers de terre (si vous voyez ce que je veux dire), amoureux des étoiles… et donc que la menuiserie est… sollicitée, que… les billets doux… en rafales…
– Calembredaines, interrompait Ory le lettré, qui connaissait son Racine et le citait sans discontinuité : «Le ciel est toujours clair tant que dure son cours, / Et nous avons des nuits plus belles que vos jours». Mais c'est fini, vous voyez, depuis qu'ils ont des cinémas, qu'ils peuvent voir des films noirs, des films gnangnan de Truffaut, des films américains…
– La nuit ne leur porte plus… conseil ?
– Non, et je n'y vais plus, cela m'ennuie désormais. Alors j'empile les nuits blanches. Je me traîne dans les boîtes… Je me languis des bonnets, des vases et des sommeils. Et pourtant, croyez-moi, je ne fais pas dans l'ingénuité. J'ai pu aussi faire des trous à la nuit, vivre toutes sortes de sensualités ou de larcins, la passer sans chemise, avec des chats tout gris.
– Oui, je le vois bien, quelle nuisance dès lors, quand «L'irrésistible nuit établit son empire». Et Iago, qui d'usage faisait mine de ne rien savoir, ne pouvait s'empêcher de revenir à la charge et de planter son Rimbaud : «Que se passe-t-il lorsque : «La nuit vient, noir pirate aux cieux d'or débarquant» ?
– Rien, rien, pas d'or, pas d'aurore ni de crépuscule. C'est la nuit qui tombe, ou qui monte, qui s'étend sur la nuit. On ne sait pas. Je suis si las maintenant que souvent je me demande si je vais pouvoir passer la…
– Mais plus de belles ? Et les oiseaux…
– Lesquels ? les ténuirostres ? Ne m'interrompez pas et cessez, je vous prie, vos saugrenuités. Ce que je veux dire, c'est qu'entre l'ancienne nuit et la nouvelle, c'est le jour et la nuit.
– Vous vous amenuisez, donc, concluait le perfide Iago, qui, pour abattre encore son commensal mimait le réconfort, et citait au ténébreux racinien un vers de mirliton de Rostand : «C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !», puis la parole faussement consolatrice du poète bicentenaire : «Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière».
– Ah que de tels vers sont laids. Sauf Baudelaire, je préférerais être sourd : «Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche». Au moins dans ses poèmes, on a ce qu'on n'a pas.

*T. D.*

## Les apocryphes

**Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.**
**Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.**
**Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.**
**Dans notre dernière édition, la prétendue revue *Helleradote*, publiée par les soi-disantes Farfadettes, était une pure invention.**

# LES ÉLUS LUS (LIX)

## *Scène de la vie de château*

CHARLES : J'ai une proposition à faire. Afin de redonner in extremis un peu d'éclat à notre équipe, ne serait-il pas judicieux de lancer une fois par semaine une forte sentence ? Une phrase qui aille plus loin que les colonnes de *24 heures*. Qui sans monter jusqu'au *Monde* serait peut-être reprise dans une fenêtre du *Temps* ou ornerait une page de *dimanche.ch*. Quel-

que chose entre «Le combat du bien contre le mal» du Président des États-Unis et «C'est dans les montagnes et en compagnie de ceux qui y habitent que l'on saisit ce que représente l'esprit montagnard» du secrétaire général des Nations Unies, entre le cosmique et l'helvétique, si vous voyez ce que je veux dire. Enfin, quelque chose qui nous permettrait de laisser une trace de notre passage.

JACQUELINE : Il me semble avoir dit quelque chose de bien pendant les fêtes. Attendez voir… C'était au cours du repas de Noël. Ah oui ! À propos de la dinde. Quelqu'un se demandait quel était le sens exact de l'expression «Tirer les marrons de la dinde». Euh… non c'est pas ça. Hum. Ça y est, j'y suis, c'était à propos du prix du caviar qui avait encore augmenté. J'ai prononcé cette parole historique : «Le plaisir de manger du caviar a des limites, celles qu'impose le porte-monnaie».

PHILIPPE : La forme, rien à redire, c'est sentencieux à souhait. Et cette inversion du sujet dans la relative qui retarde la chute, c'est une trouvaille.

CHARLES *(se tournant vers Francine)* : Est-ce que les enseignants ne vont pas descendre dans la rue si on s'éloigne trop de la phrase P ?

FRANCINE *(qui n'a pas compris que c'était de l'humour)* : Il y a un sujet sur lequel les enseignants et moi-même sommes vraiment d'accord, toi.

PHILIPPE : Du calme. La phrase de Jacqueline est géniale, mais son sujet est… comment dire… un peu… un peu gauche.

CLAUDE : Gauche caviar. Hihi.

FRANCINE : Ah, c'est malin.

PHILIPPE : Pardon, j'ai été maladroit, je voulais dire maladroit, heu… je veux dire que je voulais dire maladroit, pas gauche, quoi. Bref. À mon avis le sujet rappelle trop les inégalités sociales. Gardons la structure mais cherchons quelque chose de plus social.

CLAUDE : Du genre : «La volonté d'aider les sans-papiers a des limites, celles qu'impose la légalité».

FRANCINE : Je croyais qu'on avait décidé de ne plus se chamailler. On va pas recommencer à se tirer dans les pattes à quelques mois de la fin de notre boulot, ou bien ?

PHILIPPE : Cherchons quelque chose en rapport avec un sujet du moment.

FRANCINE : «Le pouvoir d'aider la BCV a des limites, celles qu'impose l'état des finances cantonales». *(Se tournant vers Charles)* C'est envoyé, non ? Et je t'en cède les droits.

PHILIPPE *(Avant que Charles ne réagisse)* : De toute façon c'est trop vaudois pour passer à la postérité. L'idéal serait de trouver une maxime universelle à propos d'un problème suisse.

*(Un ange passe. On entend les ronflements de Charles-Louis.)*

JACQUELINE : J'ai trouvé ! À propos de la volonté du Conseil fédéral de lever l'interdiction de l'abattage rituel, voilà ce qu'on pourrait lancer : «La liberté de pratiquer sa religion a des limites, celles qu'impose la civilisation» (1).

Ils applaudissent. Jean-Claude, qui ne pouvait pas à la fois suivre le débat et colorier l'Almanach des producteurs de tabac de la Broye, lève des yeux étonnés. Charles-Louis, qui rêvait d'un match de hockey sur le Lac de Joux gelé entre la chorale du Brassus et les sages-femmes du Chenit, se réveille en sursaut.

— Qui c'est qui a gagné ?

M. R-G.

(1) Jacqueline Maurer, *L'Hebdo*, 3 janvier 2002

## Humons l'air (quand il est frais)

***(Suite de la page 1)***

*mieux que de ne pas pêcher du tout.»*

**Tu déconnes, Harrison!**

Notre coureur d'espaces sauvages sait aussi, hélas! se montrer agaçant. Chasser la grouse, pourquoi pas… mais s'exciter d'une chasse à courre sur le vieux continent et déplorer la prochaine disparition de ce plaisir pour *«no - bles»* est décidément d'un mauvais goût exagéré.

Notre Jim est capable de grandes contradictions: *«Les becs-ronds, les becs-bleus et d'autres variétés de canards plongeurs descendent sous l'eau lorsqu'ils sont blessés; puis ils s'agrippent à une her - be aquatique et restent sous l'eau en attendant de se noyer. Ce seul détail m'empêche de devenir un fervent adepte de la chasse au canard, malgré tous les plaisirs que procure ce sport.»*

De même, Harrison, à Wounded Knee, s'adresse *«à un dieu inconnu: comment avons-nous pu faire une chose pareille? En sommes-nous toujours capables?»*

Mais, deux fois hélas! en quelques lignes qui font frémir aujourd'hui il déplore quelques pages plus avant: *«contrairement aux Siciliens, aux Corses ou aux Mexicains, les Américains n'ont jamais élevé la vengeance au rang d'un art. Nous traînons les pieds et accumulons les gaffes, nous tenons à nous montrer généreux dans la victoire. Nous désirons être des braves gars de la frontière qui font bien leur boulot.»*

Pire: *«J'aimerais voir Stal - lone-Rambo s'introduire en douce au Liban et régler leur compte aux salopards imbéci - les qui ont battu à mort et cri - blé de balle Stethem, un jeune soldat de la Navy…».* Puis, pour nous achever, *«nous de - vrions sous-traiter au coup par coup toutes ces affaires délicates aux Israéliens.»*

Tu as été reçu 5 sur 5, Jim Harrison!

*C. P.*

**Tarpon**

**Grouse**

**Harrison**

*Jim Harrison*
***Entre chien et loup***
*10/18, 1993, 375 p., Frs 15.70*

## Noirs désirs

*Ed McBain*
***Leçons de conduite***
*Traduit de l'américain par Thierry Marignac,*
*Rivages/Noir, octobre 2001, 84 p., Frs 12.30*

Ed McBain est, faut-il le rappeler, l'auteur de la saga du 87e *Precinct* de la ville de Isola (entendez Manhattan). Une cinquantaine de romans à ce jour, parus pour l'essentiel dans la Série Noire, qui retracent les péripéties qu'affrontent les flics de ce commissariat de quartier, et qui sont autant de traités de sociologie urbaine.

Avec *Leçons de conduite* on se plonge dans un très bref roman qui nous entraîne loin des bruits de la métropole. Plus exactement à River Close, 50 000 habitants, 55 000 en été, *«mais les estivants étaient partis à cette période de l'année»* juge bon de préciser l'auteur. Il s'y passe toutefois des choses étonnantes, à commencer par le fait que le professeur d'histoire de l'art du collège soit aussi moniteur d'auto-école.

Or voici que l'élève préférée du prof (tant pour les beaux-arts que pour la conduite) renverse une femme qui traversait la rue en sortant d'une église. La malheureuse mourra peu après de ses blessures. Cet accident de la circulation est suspect, toutefois. La voiture n'aurait pas freiné, l'église en question n'est pas celle que la victime a coutume de fréquenter, et celle-ci se trouve être l'épouse du prof polyvalent, lequel semblait dans un état second lors du constat officiel auquel le drame a donné lieu. Tant de bizarreries ont de quoi distraire de ses propres tracas conjugaux la pugnace inspectrice de police en charge de l'affaire.

Un rapide roman, donc, que cette *Leçon de conduite*. Un condensé de l'art éprouvé de Ed McBain à construire ce qui fait l'alpha et l'oméga d'une enquête criminelle de qualité. Ne rien oublier, ne rien laisser au hasard dans une trame serrée, doter les personnages d'humanité, respecter les conventions tout en se jouant des stéréotypes. Ça a l'air tellement facile… *(G. M.)*

## Fourre-tout

*Charles Frankel*
***La vie sur Mars***
*Seuil, avril 1999, 308 p., Frs 41.70*

D'aucuns, depuis lezɛvɛnmãdyɔ̃sɛptãbʀ, la chute de Swissair, le feu au Gothard, le massacre de Zoug, les économies de sel au Parc de Mon-Repos, bref depuis que le ciel nous tombe sur la tête, d'aucuns dis-je souhaitent aller vivre sur Mars. Or, visionnaire, l'auteur de *La Mort des dinosaures, l'hypothèse cosmique*, écrivit voici trois ans un guide de l'anim' sur la planète rouge. Y a-t-il de la vie sur Mars? Si oui, à quelle adresse? Sommes-nous seuls dans l'Univers? Telles sont les questions qu'aborde ce journaliste scientifique qui a étudié les sciences de l'espace aux États-Unis. Pédagogiquement conçu, l'ouvrage commence par faire l'histoire de la perception de *«l'étoile qui va à reculons dans son parcours»*, en rappelant que le mardi est son jour, que les romanciers lui ont attribué toutes sortes d'habitants et que l'affaire des canaux, c'était pas vrai. Il raconte ensuite par le menu ce que les sondes spatiales ont rapporté comme possibles fossiles de bactéries et ceci grâce à des phrases du genre: *«Nombre d'échantillons du sol furent re - cueillis dans les vallées glacées d'Antarctique et rapportés en la - boratoire pour tester les détecteurs de vie. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ces échantillons semèrent le trouble.»*

Le livre tombe des mains aussi sûrement qu'une météorite venant s'écraser sur Terre, offrant un sommeil réparateur. Uniquement pour adolescents devant préparer un exposé. *(M. Lu.)*

*André Klopmann*
***Crève, l'écran***
*Fayard, novembre 2001, 381 p., Frs 14.20*

Ce livre a reçu le Prix du Quai des Orfèvres, décerné par un jury présidé par «M. le Directeur de la Police judiciaire» et proclamé par «M. Le Préfet de police».

Tout est dit. Il n'y a rien à ajouter. Depuis quand les personnages jugent-ils de la qualité des livres? *(J.-F. B.)*

*Alix de Saint-André*
***Papa est au Panthéon***
*Gallimard, mai 2001, 345 p., Frs 35.20*

Toux ceux qui avaient lu avec plaisir *L'ange et le réservoir de liquide à freins* (Série Noire, 1994), burlesque descente dans le monde des pensionnats religieux français à l'orée du concile Vatican II, peuvent s'abstenir de lire le dernier opus de cet auteur autrefois prometteur.

Pourtant, dresser le roman d'une panthéonisation n'était pas au départ une mauvaise idée: le Président veut à tout crin mettre un *grantécrivain* dans la crypte où reposent déjà Voltaire, Rousseau, Hugo, Zola et Marcelin Berthelot. On lui propose Berger, figure de la guerre d'Espagne, résistant prestigieux, mort en martyr dans la guérilla guatémaltèque (on notera la rectification de la partie la moins épique de la biographie malrusienne: notre héros ministre gaulliste). Mais est-il bien mort, condition nécessaire pour entrer dans le mausolée dédié aux «grands hommes» par «la patrie reconnaissante»?

Un décor, même grandiose, et une galerie de portraits ne font pas un roman; très vite le récit oscille entre l'histoire de la basilique Sainte-Geneviève devenue temple laïc, le jeu littéraire des allers-retours de l'auteur-monument à l'homme-écrivain et le festival des allusions à l'actualité parisienne. Pour finir en bouillie répétitive. *(J.-F. B.)*

## Arlette Lauterbach et Patrick Raynal

*Arlette Lauterbach et Patrick Raynal*
***Le livre des alcools de la Série Noire***
*Gallimard, novembre 2001, 279 p., Frs 28.80*

Deux ans après le *Livre de cuisine*, voici le *Li - vre des alcools* de la Série Noire. Plaisirs dissociés mais plaisir renouvelé. Le principe en est simple, quand bien même il a dû exiger un sérieux travail de compilation et –supposera-t-on– de sélection, car flics, privés, truands et femmes fatales boivent beaucoup dans le monde de la Série Noire.

Sur la page de gauche, l'extrait d'un roman où il est fait mention de tel ou tel breuvage, sur la page de droite soit une recette (avec ses possibles variantes) soit une aide au choix du meilleur produit, soit encore une rapide et précise évocation historique de quelques boissons légendaires. On y trouvera même une référence à l'eau minérale! Un ouvrage didactique et délicieux, à déguster impérativement, en prenant son temps, mais surtout pas à «consommer avec modération». *(G. M.)*

*Colin Thibert*
***Noël au balcon***
*Série Noire, novembre 2001, 255 p., Frs 14.10*

Noël 1999, l'expectative de l'An 2000 occupe les esprits, avec son cortège d'espoirs et de superstitions, duquel participera mais là personne ne pouvait le prévoir, la tempête du 26 décembre, rappelons-nous Lothar. Colin Thibert dédie précisément son roman à cette tempête, laquelle l'aura tout à la fois *«inspiré et débarrassé du vilain sapin du voisin»*. On ne saurait se prononcer sur ledit sapin, il est sûr en tout cas que l'auteur s'est montré inspiré.

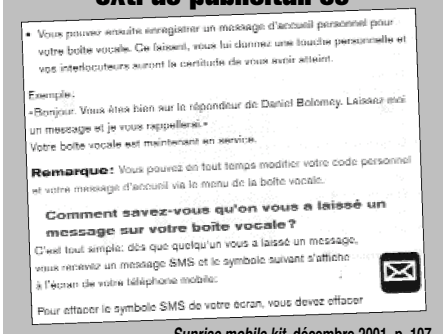
Le suspense causé par le roman est certes des plus classiques (ce qui n'est pas un crime). Puisque la tempête fait rage, que les toits s'envolent et l'électricité est coupée, avec par voie de conséquence les circuits d'alarme interrompus, puisque les services de police et de pompiers sont débordés par les interventions d'urgence, pourquoi ne pas en tirer profit pour dévaliser une banque? La relative banalité du scénario se voit compensée par la sophistication de la trame de *Noël au balcon*, roman fait d'un art du montage digne des récents films de Robert Altman. Roman qui est bien davantage que la relation efficace d'un braquage difficilement mené à terme; on pense parfois aux héros sans envergure qui avaient fait le charme (référence au cinéma encore!) du film de Monicelli, *Le Pigeon*. Car le livre est d'abord le portrait attentionné et amusé d'une foule de gagne-petit.

Certains se sont rangés du côté de la Loi et de l'Ordre (encore qu'ils aspirent qui à la transgresser telle une agente de police jusque-là peu gâtée par la vie, qui à en rajouter, tel ce pompier cocu tout sauf magnifique), d'autres, par la force des choses ou par paresse, ont opté pour la délinquance, et là ils sont nombreux, entre le voleur de chantiers, l'arnaqueur à la voiture cabossée ou l'héritier d'une marbrerie funéraire reconverti dans le recel d'appareils électroménagers, sans compter la fonctionnaire des impôts, l'épouse du pompier, en mal d'amours passionnelles.

Chacun, selon sa position et tentant de faire fi de ses maladresses, saisira sa chance lors de la tempête et de l'attaque de la banque. S'affronter à plus fort que soi ne sera guère chose aisée, une fois encore. L'ingéniosité des petits se heurtera fatalement aux grands moyens, licites ou non, dont disposent les puissants. La tempête provoque l'imagination, elle n'est pas démocratique pour autant. Le lecteur prendra ici le parti de l'imagination, tant ce polar est épatant, avec ses héros plus attachants et mordants les uns que les autres. *(G. M.)*

## Limites du bénévolat

# Le secrétaire général d'Amnesty International contraint de se livrer à des extras publicitaires



- Vous pouvez ensuite enregistrer un message d'accueil personnel pour votre boîte vocale. Ce faisant, vous lui donnez une touche personnelle et vos interlocuteurs auront la certitude de vous avoir atteint.

Exemple:
«Bonjour. Vous êtes bien sur le répondeur de Daniel Bolomey. Laissez moi un message et je vous rappellerai.»
Votre boîte vocale est maintenant en service.

**Remarque:** Vous pouvez en tout temps modifier votre code personnel et votre message d'accueil via le menu de la boîte vocale.

**Comment savez-vous qu'on vous a laissé un message sur votre boîte vocale?**

C'est tout simple: dès que quelqu'un vous a laissé un message, vous recevez un message SMS et le symbole suivant s'affiche à l'écran de votre téléphone mobile:

Pour effacer le symbole SMS de votre écran, vous devez effacer

***Sunrise mobile kit*, décembre 2001, p. 107**

## La vie des Suisses

# Être de gauche aujourd'hui

Émotion dans la presse l'automne passé: un sondage signé *Le Temps* et M.I.S. Trend (21 septembre 2001) démontrait que les journalistes sont *«deux fois plus à gauche»* que le reste de la population. On parla de *«perte de con - tact avec le public»*. On entendit le rédacteur en chef du quotidien de la place de Cornavin déclarer que dorénavant il n'engagerait plus de rédacteurs professionnels, mais seulement des pékins alphabétisés.

Au-delà des remarquables progrès de la science statistique qui permettent désormais de quantifier le degré de «gauchisation» d'un groupe social, il vaut la peine de se demander ce que signifie être de gauche pour les sondeurs. Mis à part la régularisation des sans-papiers, classique revendication sociale en faveur des plus démunis, les critères retenus ont quelque chose de stupéfiant: l'attitude favorable envers le Conseil fédéral, le soutien aux responsables d'Expo.02, l'adhésion aux idées pro-européennes et l'appui à une possible intervention de l'OTAN en Macédoine. Voilà ce qui définit l'être de gauche. À quel degré d'inculture politique est-on descendu en vingt ans de journalisme «moderne, professionnel et au-dessus des clivages traditionnels»? *(L. N.)*

***(Annonce)***

**Exposition**

# Corinne BONZON

**Du 13 février au 16 mars**
**Vernissage et fiction guidée**
**le 13 février à 18h00**

**Galerie Basta!**
**Petit-Rocher 4**
**Lausanne-Chauderon**

*Les dits de l'édile (4)*

# De la tactique

JE l'ai rencontré, hâve et blême et mal rasé, sous le pont Bessières. Il m'a avoué un peu plus tard qu'il n'osait pas se jeter du haut du pont, et qu'il espérait mourir en sauvant la vie d'un désespéré: pour ce faire, pour se faire tuer, il comptait se placer dans la ligne de chute du prochain suicidaire, et voulait en amortir la culbute en offrant son pauvre corps comme matelas.

Et pourtant nos précédentes rencontres ne laissaient en rien présager d'un destin si tragique. Si je me souviens bien, il était même pimpant et intarissable, en décembre, le mois où tout le monde sombre dans la mélancolie.

Il venait, m'avait-il dit alors, de remporter une grande victoire politique. Et de me la narrer dans les moindres détails, que j'ai malheureusement oubliés: je crois qu'il était question d'un règlement municipal, dont un article l'avait choqué. Il avait réussi un fameux coup. Membre de l'organe délibérant devant adopter cet article, il avait d'abord laissé un adversaire politique en faire adopter une version manifestement illégale. Puis il s'était précipité à la tribune, avait joué les sauveurs, et proposé un amendement nouveau, une clause qui était progressiste en faisant mine d'être rigoriste.

Comme il était fringant, lorsqu'il me racontait qu'il avait bien trompé son monde: ce nouvel article, son œuvre, à l'en croire, avait l'air de restreindre les libertés de manifester. Or il n'en était rien: il ne faisait que rappeler des règles qui étaient de toutes manières incluses ailleurs dans le même règlement, ou rendues inévitables par une autre loi en vigueur. Ainsi, me disait-il, les punitifs avaient cru à un durcissement du règlement alors qu'au contraire, son amendement consacrait une marge de manœuvre immensément accrue pour les libertaires et les alternatifs, dont il se flattait d'être proche.

Cela ou autre chose, je ne me souviens plus très bien. Quoi qu'il en soit, en janvier, tout cela c'était du passé. Son triomphe était fini, c'est lui qui avait flanché. À en croire ses discours décousus, à tenter de construire une cohérence dans son charabia empestant l'alcool frelaté et le mauvais tabac, il avait été mal compris, précisément par les milieux subversifs qu'il voulait défendre. Il était cuit et recuit, fait et refait, foutu et refoutu, affirmait-il toutes les trois phrases. Et dans ses borborygmes revenaient sans cesse le nom d'une femme aimée qui l'avait répudié, d'un journal fameux de la place, et du journaliste préposé à l'information politique locale.

Je réussis vaguement à comprendre que le folliculaire avait présenté son intervention comme émanant d'un obsédé de la sécurité et de la répression, et que mon interlocuteur avait depuis lors été boudé par ses amis. Pire, ceux-ci –et elle en premier, celle à qui il aurait tant voulu plaire–, l'avaient désigné à la vindicte publique, l'avaient catalogué, définitivement, comme suppôt de l'ordre établi.

Bien plus: je me souvins avoir lu, amusé, que le plumitif avait loué mon interlocuteur incohérent. Il le félicitait carrément d'avoir réussi à faire rentrer par la petite porte d'un amendement les soucis chicaniers de la police des manifestations commerciales et de la direction de la sécurité sportive. Je crois me rappeler que le journaliste avait salué la capacité tactique du conseiller en question.

Le journaliste avait bien vu la capacité tactique du conseiller, mais l'avait interprétée à rebours. Grave contresens, illusion d'optique, ou, carrément, volonté politique de nuire? Nul n'en saura jamais rien: les plumitifs enterrent leurs erreurs sous les paquets d'invendus. Mais le résultat de cette herméneutique politique biaisée était là: tous les anarchistes de la place qui, comme on le sait, lisent le journal et croient ce qui y est écrit lorsque l'article est malveillant, avaient condamné à la géhenne le politicien, vite déchu avant de ne pas oser choir.

Bref, de vraie virtuosité, point: le politicien débutant avait été débordé par son insuffisante malice, par son médiocre souci de réformiste au service d'un progrès chichement mesuré. Et il pleurait, pleurait. Une goutte tomba sur le goudron de la rue Saint-Martin, une fleur germa. C'était beau c'était triste et je m'en allai, car il m'avait sérieusement pompé l'air. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, je ne le croise plus ni au centre-ville, ni à la rue de l'Industrie, ni dans les parcs municipaux où ses semblables se rassemblent pour une sieste réparatrice, avant d'être méchamment pourchassés par la police, qui fait strictement respecter le règlement municipal selon lequel il est interdit de dormir sur la voie publique.

*S. B. de F.*

*Un sujet tout cuit*

## Progrès foudroyants de l'interdisciplinarité

**Soutenance de thèse.** — M. Laurent Cretegny, licencié en sciences économiques de l'Université de Lausanne, titulaire d'un Master of Science in Baking and Finance de l'Université de Lausanne, soutiendra sa thèse de doctorat en sciences économiques, mention Economie politique, mardi 18 décembre 2001, à 18 h, à l'auditoire 275 du bâtiment des Facultés des sciences humaines 1 (BFSH1), à Dorigny.

*24 Heures*, 17 décembre 2001

*Le paradigme du radical (et réciproquement)*

# Un segond souffle pour les radicaux genevois

ON connaissait déjà la vista, l'énergie téméraire du sociologue genevois, membre du parti radical, capable des propositions les plus audacieuses sur le Jura, le Valais ou la barrière des langues, voire sur le débat ou les relations publiques en politique. On savait qu'il ne rechignait ni à accuser le Conseil fédéral de crétinisme communicationnel, ni à tenter d'obtenir la reconnaissance du même organe, et à se faire valoir comme un consultant émérite.

### Un texte confondant

Mais là, on tombe véritablement à la renverse devant le courage empirique et analytique, devant l'art de l'acrobatie du plus prometteur des chercheurs et théoriciens en sciences sociales de ce dernier demi-siècle –si du moins l'on se range à l'avis du préfacier et du postfacier de cet ouvrage, qui à n'en pas douter savent de qui ils parlent, pour l'avoir connu soit dans les milieux intellectuels les plus exigeants de la capitale spirituelle du calvinisme (c'est le cas du premier), soit dans les catacombes radicales (cela semble être le cas du second, caché derrière de mystérieuses initiales, qui évoquent une très fameuse éminence grise: la fascinante «gorge profonde» qui, depuis des lustres, a également téléguidé et trahi le fameux GOS, autre figure, mais déclinante celle-ci, de la vie culinaire du bout du lac).

Quoi qu'il en soit, nous avons affaire là à l'un des livres les plus mémorables de la décennie sociologique genevoise. L'auteur, dont les collègues spécialistes de la famille rectorale ou des vieux beaux n'ont qu'à bien se tenir, a osé une plongée dans les milieux de son propre parti, dont ressort un ouvrage digne des recherches dans les recoins les plus exotiques de la lointaine Océanie. La capacité est vraiment prodigieuse de rendre compte ethnographiquement des verrées (cf. en particulier pp. 56 sq.), de l'âcre odeur des cigares refroidis (en une observation qui revient de manière récurrente, et l'on pourrait d'ailleurs relever que le nez délicat de l'observateur participant le conduit à énoncer, à la troisième ligne de la note 9 de la page 117, une des seules critiques consistantes à l'égard de son propre parti, à côté de toutes celles qu'il repousse superbement ou écarte avec une désinvolture dont la récurrence n'a d'égale que l'autosatisfaction qui s'en dégage), des tapes sur les fesses des sommiches (passage délicieusement sexiste en page 172), des négociations de couloir, des machiavélismes, des accords ou des désaccords de surface.

Virtuosité dans la faculté de sympathiser doctrinalement avec le parti (cf. pp. 1-264), jusqu'à oser afficher une salutaire et dédaigneuse hauteur de vue à l'égard de la science; à fournir, en dépit du petit nombre d'observations radicales (parfois moins d'une dizaine de personnes radicales sont mises en colonne et en pourcentages) des analyses quantitatives très sophistiquées sur les relations entre succès radicaux et évolution de la politique agricole radicale, sanitaire radicale, sexuelle radicale des radicaux; à établir enfin des diagnostics d'une parfaite empathie, dans la forme et dans le fond, avec l'évolution des stratégies de communication politique des jeunes du parti, que l'auteur n'est pas peu fier d'avoir conseillés dans une récente campagne qui a montré leur audace absolue dans l'usage du vocabulaire le plus in, le plus branché et, il faut le dire, le plus délibérément ordurier pour en faire une sorte de fête linguistique d'une prodigieuse efficacité médiatique sinon électorale.

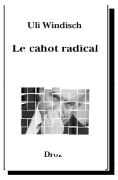
Encore une évidence de plus que la connaissance et l'idéologie peuvent se réunir, lorsque la première est solidement asservie à la seconde; notre fétiche radical genevois sait en maître, depuis des décennies, procéder à cet arrimage et convoquer puis congédier la raison aux moments les plus opportuns pour demeurer toujours dans les bornes les plus circonscrites de la critique critique de la critique.

### Le regard du dedans

Aussi est-ce d'une manière absolument convaincante qu'il qualifie de «cahot» ce que d'autres observateurs considéreraient comme une sorte d'apogée de la crise du radicalisme genevois. À chaud, notre observateur et sympathisant a su remettre le parti, ses crises en matière de recrutement, de stratégies, ses déconfitures électorales, au milieu de ce milieu à la droite duquel il s'est constamment placé pour pouvoir se réclamer au centre du milieu, en une tactique prodigieusement indépendante d'une autre union qui module elle aussi adroitement sur son centrisme.

Redisons-le: nous connaissions les mérites du sociologue genevois, en mesure d'en remontrer à tous ses collègues romands pour ses compétences en matière de théorie de la communication, de mise en relation entre idéologie et science. Mais nous ne le croyions pas capable d'accéder à de tels sommets. Il réussit à rendre absolument convaincante l'adhésion aux idéaux radicaux. Ce qui, dans le canton de Vaud, participe de l'évidence même, de la nécessité vitale, devait encore recevoir, dans la Genève calviniste et libérale, une caution imparable. C'est chose faite, et louanges soient rendues à celui qui cassa définitivement la baraque sociologique, et permit à cette science encore jeune de se défaire définitivement de ses velléités émancipatrices. Il faut saluer avec tintamarre la prodigieuse capacité du sociologue à sympathiser avec les conceptions radicales: cette habileté se manifeste dans sa propension à rejeter comme «politiquement correctes» toutes sortes d'interrogations dont ses collègues chercheurs et enseignants continuent à penser qu'elles sont taraudantes. La faculté de trancher, d'un coup de tire-bouchon, le nœud gordien des relations entre science, société et politique, ne pouvait être donnée qu'à un véritable ponte du radicalisme, que les autorités fédérales ne devraient pas tarder à reconnaître comme parvenu à se hisser, à la force de la brosse à reluire et en dépit de quelques foucades qui n'avaient de l'insolence que l'apparence, jusqu'à leur hauteur.

*J.-P. Tr.*




*Uli Windisch*
***Le cahot radical***
*Préface de G. Ramseier, postface de G. B.*
*Droz, 2001, 264 p., Frs 51.35*

*Comprendre les médias*

# Qui t'a fait roi des cons?

DANS son dernier numéro de la première année du siècle, notre consœur *L'Hebdo* décernait, sous la forme symbolique de statuettes dorées, ses Nains d'Or, «palmarès des Suisses les plus nuls». Renversant d'originalité.

Les lauréats étaient choisis avec soin parmi les *has been* devenus inoffensifs durant l'année. En vrac: Philippe Bruggisser (plus pour sa morgue que pour ses échecs); Pipilotti Rist (pour avoir rendu public un de ses pets); Peter Hess (pour avoir reconnu ses torts, si l'on comprend bien la *laudatio* alambiquée qui accompagnait le prix); Gérard Ramseyer (pour abrutisme); le film *Heidi* (en raison de son modernisme outrancier); Martina Chyba (pour sa coiffure); Pascal Auberson (pour l'imitation qu'en donne Yann Lambiel tous les dimanches); Stéphane Henchoz (pour avoir raté une passe); Marc Rosset (pour l'ensemble de son œuvre); Joseph Deiss (pour son insignifiance) et Moritz Leuenberger (pour son imitation de Calimero, le héros d'enfance des rédacteurs).

Pour brûler les idoles, il faut au préalable les avoir adorées, comme l'expliquait très justement saint Rémi à Clovis vers 496 déjà. Et le lecteur de se demander si le zèle satirique du «seul niouze-magazine romand» n'est pas quelque peu auto-alimenté, si tant d'ironie n'était pas le prix de tant de flagorneries passées. Une plongée dans les archives s'imposait (la collection des anciens numéros ayant pris l'eau à la cave, on se contenta de ce que produit le web). En voici le résultat sous la forme d'un choix de citations, pour voir si vous devinez de qui il s'agit.

«[XXX] *vient de triompher aux biennales de Venise et de Lyon, rendez-vous majeurs de l'art international. Deux succès qui s'ajoutent à une carrière parsemée de prix, de récompenses et de commentaires enthousiastes, de Sao Paulo à Berlin, de Bâle à Paris, du* New York Times *à…* L'Hebdo, *qui soulignait l'intérêt de ses travaux en 1994.*» (1)

«*Bref,* [XXX], *le nouveau patron, "est tout simplement en train de transformer sa compagnie en un holding financier. C'est une stratégie très originale, mais pas absurde du tout", constate un responsable d'une compagnie dans le nord de l'Europe.* (…) *"Il aurait mieux valu nouer des liens avec les Japonais", lâche* [XXX], *un peu las des erreurs de ses prédécesseurs.*» (2)

«[XXX] *songe encore avec délectation à l'année de grâce 1975, passée aux États-Unis. Aujourd'hui, il entretient d'étroits contacts avec ses clients américains et s'inspire de leur état d'esprit positif. "Mais, constate-t-il dépité, il est difficile de vivre selon cet esprit en Suisse."*» (3)

«*Son rapport, prévu pour le 30 octobre, est attendu dans tout le pays. La protection des enfants et les aspects fiscaux en seront deux chapitres importants.* [XXX] *est décidé à battre le fer pendant qu'il est chaud: "Ce dossier ne doit pas s'enliser dans la procédure parlementaire usuelle."*» (4)

«[Son canton] *dispose en la personne de* [XXX] *d'un candidat crédible. L'élire la semaine prochaine n'est pas une affaire de cœur mais d'intérêts bien pesés.*» (5)

«*Pour s'asseoir à une table, pour débattre sérieusement avec des gens comme David de Pury qui disent vouloir construire la Suisse de demain, il faut des hommes délivrés de tout préjugé partisan, qui n'ont pas peur d'un rappel à l'ordre, qui soient fermes sans doute dans leurs convictions, mais tolérants. Justement,* [XXX] *semble doué de toutes ces qualités.*» (6)

*J.-F. B.*

(1) Sur Pipilotti Rist, *L'Hebdo*, 7 août 1997
(2) Sur Philippe Bruggisser, *L'Hebdo*, 17 avril 1997
(3) Sur Peter Hess, *L'Hebdo*, 7 novembre 1996
(4) Sur Gérard Ramseyer, *L'Hebdo*, 10 octobre 1996
(5) Sur Moritz Leuenberger, *L'Hebdo*, 21 septembre 1995
(6) Sur Moritz Leuenberger, bis, *L'Hebdo*, 18 janvier 1996

# La politique de la camisole à travers les âges

LOUIS Reymond (1772-1821), fils de maçon et lui-même typographe, fut un authentique jacobin lausannois. Paru il y a trois ans, un choix de ses textes permet de se faire une idée de ce personnage exceptionnel, qui résolut *«de contribuer de toutes* [ses] *forces à sortir* [ses] *compatriotes de la honteuse léthargie dans laquelle ils étaient tombés.»*

À la manière de ses congénères d'outre-Jura, le sans-culotte Reymond s'en prend avant tout aux représentants de l'Ancien Régime. Le ton est certes convenu en ces années-là, mais il frappe par sa vigueur: la féodalité, c'est le vol; le rachat des charges seigneuriales n'est qu'une rançon; et les aristocrates sont les *«descendants des Vandales, ou leurs imitateurs»*. Dans la même veine, le pamphlétaire n'épargne pas même l'Église protestante, dont les tribunaux consistoriaux poussent les filles-mères au suicide.

Mais très vite notre montagnard lémanique va s'en prendre aux détenteurs du nouveau pouvoir, aux parvenus de la révolution helvétique. Cet acharnement subversif tranche avec le recyclage discret des élites déchues, traditionnelle réconciliation des puissants qui a fait de tout temps les grandes heures de la politique locale. Louis Reymond pourfend les confiscateurs du changement, ces notables qui cherchent à se substituer aux Bernois et non à servir au bien commun: *«Des assemblées primaires se rassemblent pour organiser un nouveau Gouvernement d'après les principes de cette Constitution; mais dès ce premier pas se forment des cabales contre-révolutionnaires pour faire entrer dans ces places tous les partisans & les créatures de l'ancien système, & pour en perpétuer les abus à la place & sous le nom même de la Révolution.»*

Attentif aux détails matériels, il conteste les salaires des nouveaux dirigeants, qui auraient *«alarmé les peuples du Pérou au milieu de leurs mines d'or»*. Son intransigeance va jusqu'à réclamer l'épuration du personnel administratif de base, comme ces *«péagers, receveurs, buralistes, &c.»* qui pratiquaient *«l'art de violer le secret des lettres venant de l'étranger, & de faire parts de leur contenu à leurs hautes & puissantes seigneuries...»*, ou ces instituteurs *«dont l'esprit antirépublicain peut être funeste à l'instruction de la jeunesse.»*

Au détour d'une polémique, affleure parfois dans sa prose un doute, comme une interrogation. Ainsi, révolté par l'exclusion des «simples habitants» du pouvoir municipal yverdonois, monopolisé par les seuls «bourgeois», il en vient à s'interroger: *«Ce qu'il y a d'étrange dans cette affaire, c'est que les citoyens que l'on a privés de leurs droits n'aient apporté aucune opposition à cet acte que l'on peut appeler une rébellion ouverte, une infraction aux droits de citoyens.»* Le plus souvent pourtant, Louis Reymond adopte la posture caractéristique des rebelles helvétiques: l'exagération critique, appelée également zieglerite galopante. Il faut charbonner la réalité, parce qu'elle n'est pas assez noire. Ainsi, il déclame à propos de la féodalité: *«Enfant du brigandage & de la désolation, cette hydre avait sur-tout fixé son séjour dans l'Helvétie, où elle survécut aux défaites de l'Empire.»*

Un tel acharnement ne pouvait laisser le gouvernement indifférent: dès juin 1798, les toutes nouvelles autorités helvétiques interdisent les sociétés populaires et cherchent à faire taire Reymond. Il est arrêté à l'automne *«comme provocateur à la rebellion et perturbateur du repos public»*. Réapparaissant au printemps 1802 lors la révolte antiseigneuriale des Bourla-Papeys, il finira interné dans un asile de 1816 à sa mort. L'ouvrage ne permet pas d'établir si l'on s'arrangea pour mettre à l'écart un gêneur populaire ou si son isolement, encore aggravé par les restaurations qui se succédèrent, l'amena effectivement au délire. Dans les deux cas, le résultat fut le même: la radicalité de son opposition politique le mena à la marginalisation sociale la plus extrême.

### Une parenthèse de quarante ans

Un siècle et demi après Reymond, un autre publiciste politique connaîtra des épreuves similaires. Comme on va le voir, l'histoire de Hans Werner Hirsch, alias Peter Surava, est une histoire d'identité effacée, comme si un tel patronyme (Hirsch, «Le Cerf») attirait le harcèlement de la meute, le souffle et les aboiements des molosses, la course en solitaire hors des sentiers et l'hallali final.

Il fut journaliste, puis rédacteur en chef de *Die Nation* «journal indépendant pour la démocratie et la communauté populaire». S'ils sont nés à la même époque (1933), il ne faut pas confondre cet hebdomadaire bernois avec l'abominable feuille maurassienne homonyme publiée à Lausanne. Émanation des syndicats, du parti socialiste et de quelques personnalités du centre, le journal de Surava se signalait par son antinazisme et ses dénonciations des compromissions helvétiques et de la politique menée à l'encontre des réfugiés. Des notabilités bien en place y recevaient parfois un pain dans la gueule, comme Max Huber, l'intouchable président du CICR. De vigoureux reportages sociaux s'ajoutaient aux articles politiques. Intitulés «La Suisse inconnue», ils parlaient de valets de ferme traités en esclaves, d'enfants placés et battus, rachitiques et muets, de tricoteuses à domicile surexploitées, de vieillards condamnés à la soupe populaire jusqu'à la mort, de nourrissons abandonnés. On trouvera dans le livre publié chez Metropolis plusieurs de ces enquêtes, illustrées par le grand photographe Paul Senn, qui accompagna Surava. L'orientation de *Die Nation*, assez proche –sans le dire– du Front populaire, semble ne pas être restée totalement dénuée d'échos, puisque le tirage fit plus que décupler, passant de 8'000 à 120'000 exemplaires.

*Die Nation* fut, dit-il, le journal le plus censuré de la guerre, auquel il fut même interdit de laisser des colonnes blanches, qui faisaient trop apparaître les coups de ciseaux d'Anastasie. Les comptes postaux et la distribution furent occasionnellement bloqués par les PTT. La provocation ne manqua pas à l'appel, sous la forme du classique billet de mille francs qui arrive anonymement à la rédaction. Dès avant-guerre, des amis avaient suggéré à Hirsch d'adopter un pseudonyme pour éviter les attaques antisémites que son nom allait déclencher: le changement fut même officialisé en 1942 par les autorités zurichoises.

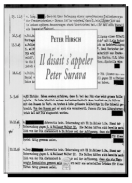
Ce parfait énergumène aux yeux du Conseil fédéral aggrave encore son cas en quittant début 1945 *Die Nation* pour *Vorwärts*, l'organe du vagissant Parti du Travail. Croyant comme d'autres participer à la naissance d'un grand mouvement de gauche, démocratique et antifasciste, Hirsch-Surava déchante bien vite: déjà à propos des pillages soviétiques en Allemagne, il rencontre une nouvelle censure. Il rompra définitivement avec les staliniens lors du coup de Prague, en février 1948.

Entretemps, l'étranglement a progressé: un procès pour malversations financières justifie son arrestation, des accusations de défaut d'entretien de sa première épouse ruinent sa réputation et surtout la commune grisonne de Surava, soudain soucieuse de son A. O. C., parvient à lui faire interdire d'utiliser son pseudonyme. C'est la mort professionnelle, qui survient dans une solitude totale: pas un parti, pas un journal pour prendre sa défense.

Une quasi-folie s'empare de lui, qui l'amène à une tentative de suicide en compagnie de son épouse, puis à un retrait total de la vie publique durant près de quarante années. Dans de tout autres domaines, il écrit divers ouvrages sous les noms les plus divers, dont celui d'Ernst Steiger, sans doute par pied de nez à celui dont il fut la bête noire: le conseiller fédéral Edouard von Steiger, le grand verrouilleur de nos frontières, dont l'ombre portée assombrit tout ce livre.

*C. S.*

***Louis Reymond l'Insurgé***
*Écrits présentés par Jean-Claude Wagnières*
*Notices historiques*
*rédigées de Danièle Tosato-Rigo*
*En Bas, 1998, 159 p., Frs 27.–*




*Peter Hirsch*
***Il disait s'appeler Peter Surava***
*Traduit de l'allemand par Gilbert Musy*
*Metropolis, 1998, 224 p., Frs 34.–*



# Mussolini, dieu vivant

QUELQUES pages d'un papier jauni, presque du buvard, un tiré à part agrafé: l'œil s'arrête sur le titre, imprimé d'une vilaine encre verdâtre: *La vie âpre et aventureuse de Mussolini en Suisse. «Âpre et aventureuse»*, diantre, voilà de quoi retenir l'attention. En préface, un dénommé Albéric Cahuet vante les dictatures, *«presque toutes nées d'un désordre qui rendait nécessaire le rétablissement, sous une main ferme, de la vie nationale et sociale.»* Le ton est donné. Publié à quelques semaines des accords de Munich, ce récit des séjours du Duce en Suisse ne va pas briller par son esprit critique.

Les étapes que le grand homme a parcourues en terre helvétique sont minutieusement reconstituées. L'auteur suit sa trace à Yverdon, où ce fils de forgeron romagnol parvient en 1902; à Orbe, où cet ex-instituteur travaille une semaine à la construction des locatifs de la fabrique de chocolat; Lausanne, où il dort dans une caisse à outils sous le Grand Pont, avant de travailler comme garçon-livreur dans un commerce de vins à la rue du Pré; et finalement Genève, d'où il sera expulsé. Après une intense activité de propagande, notamment au travers de *L'Avvenire del Lavoratore*, journal des socialistes italiens en Suisse, Mussolini rentre en novembre 1904 dans son pays *«où l'attendaient un an de service militaire, de nombreuses vicissitudes de victoire et de peine, la guerre et, en apothéose, une des carrières de dictateur les plus triomphales que l'on ait jamais vues dans l'histoire.»*

De citations dévotes en illustrations absurdes –comme ce portrait de l'agent Emery, qui arrêta Mussolini pour vagabondage–, avec une flagornerie jamais démentie dans l'évocation de l'*«orateur à la dialectique habile, au langage clair, châtié et mélodieux»*, l'opuscule se révèle une modique contribution à la légende du grand homme, que d'innombrables thuriféraires professionnels érigeaient à la même époque. Seulement voilà: l'auteur n'est pas italien et ne porte pas la chemise noire.

Cette narration idolâtrique est parue tout d'abord de décembre 1937 à février 1938 dans les colonnes de *Curieux*, un hebdomadaire maurassien publié à Neuchâtel, pour être reprise à Paris dans *La Petite Illustration* l'été suivant, à une époque où, après ses interventions en Éthiopie et en Espagne, aucun doute n'était plus de mise quant à la nature du régime italien. L'intérêt de cette brochure ne vient pas de cette prose fascistophile, somme toute conforme à l'opinion des classes alors dominantes en Suisse romande, mais de l'identité de son auteur. Marcel Bezençon (1907-1981) fut en effet un archi-notable romand, dont la carrière s'étendit bien au-delà des années trente: rédacteur à la *Feuille d'Avis de Lausanne* (1932-1939), puis directeur de Radio-Lausanne (1939-1950) et enfin directeur général de la SSR jusqu'en 1972. (Il serait injuste, pour lui et pour Montreux, d'omettre son rôle éminent dans la fondation du Festival de la Rose d'Or.) Il est bon de savoir que, très tôt déjà, de solides erreurs de jeunesse n'empêchaient pas de faire carrière par la suite dans l'information, voire d'incarner le service public et son objectivité, impartialement et sereinement.

Une citation finale, toute de finesse et de sagacité: *«Benito Mussolini doit aussi à la Suisse –et particulièrement à Lausanne– un peu de sa formation intellectuelle.* [...] *Aussi ne nous étonnons pas si un jour un historien vient affirmer qu'il faut chercher l'origine du fascisme, non en Italie, mais au bord du Léman...»*

*J.-F. B.*

*Marcel Bezençon*
***La vie âpre et aventureuse de Mussolini en Suisse***
*Sur le chemin de la dictature*
*La Petite Illustration, 6 août 1938, 32 p.*

*De l'incipit à l'exit*

## Constance d'un auteur

*Si notre vie a un fondement, c'est un souvenir.*

Virginia Woolf

Le cul le plus splendide et provocant de la province.
Un vrai fruit mûr, une offrande.

**Jérôme Meizoz, *Destinations païennes*, Zoé, octobre 2001, première et dernière page**

# La Justice, la politique et la presse honorées

## Éthologie du phacochère (sus suisa)

*par C. Rabisto*

CHAMPIGNACIENNES, Champignaciens, en ce temps où chacun s'est angoissé à des degrés divers pour savoir s'il était en train de payer une prime malade de base trop élevée

En ce temps où le retour du verglas annonce celui des fractures tibia-péroné ou du col du fémur.

La cuvée Champignac 2001 vient, par certains aspects, confirmer que nous sommes bien peu de choses.

L'humain, tel que le dessinent les champignaciens 2001 relève en effet assez manifestement de la science médicale.

Cette situation soulève un certain nombre de questions.

Il semble évident que des traumatologues auront à redresser la manche du bras de fer que les physiothérapeutes ont perdu contre les caisses-maladies.

Qui va payer l'opération?

À qui les physiothérapeutes s'adresseront-ils pour rembourser les frais de physiothérapie nécessaires à la rééducation du bras de fer?

Les effets de manche seront-ils pris en charge par l'assurance de base, ou par une complémentaire?

La famille d'un saint homme octogénaire, malade, claudicant, probablement sénile et qui refuse de lever le pied, demande qu'il soit opéré contre son gré, parce qu'elle en a marre de devoir lui payer une chaise à porteurs entre Saint-Jean-de-Latran et Saint-Pierre.

Est-ce qu'un orthopédiste athée peut invoquer des motifs de conscience pour refuser le patient?

Dans l'affaire tragique du coup d'épée donné dans l'oreille d'un sourd, des dégâts seront sans doute constatés à l'enclume, au marteau ou à l'étrier.

Qui appeler à l'aide? un forgeron, un sellier ou un spécialiste de l'oreille interne?

Un ex-futur jeune espoir du libéralisme vaudois, bientôt ex-conseiller d'État, affirme en public n'avoir personnellement pas honte d'être un homme de sexe masculin.

Est-ce que les spécialistes du retour du refoulé peuvent en déduire pour autant qu'il aurait honte d'être une femme de sexe masculin?

Questions, questions, questions!

Faut-il pour autant déduire que l'avenir est noir pour le champignacien?

Non, car nous savons que la vitamine C a un excellent effet s'il manque de vitamine C et que les trottoirs pour tous ne sont pas réservés qu'à certaines personnes.

Champignaciennes, Champignaciens,

Nous savons aussi que l'élan du champignacisme ne ressemble pas à celui du trapéziste: s'il ne bouge pas, il ne sera pas pour autant immobile.

La cuvée Champignac 2001 nous prouve que l'élan de la rhétorique audacieuse et de la métaphore sélectionnée ont encore de beaux jours devant eux,

À bas le sens, à bas la langue, vive la parole!

Vive le Champignac!

**Discours de réception de M. François Nussbaum lors de la remise de son Champignac d'Argent**

CHÈRE et auguste assemblée, vous pensez bien qu'un prix pareil se reçoit avec une émotion au moins aussi indicible qu'ineffable. C'est pour moi l'occasion non pas de me gargariser de mes hauts faits rhétoriques, même s'ils atteignent aujourd'hui grâce à vous des sommets d'une profondeur quasiment insondable. C'est plutôt l'occasion de m'émerveiller du bien-fondé de cet adage souvent décrié: «C'est quand même quand on s'y attend le moins qu'on est le plus surpris.»

Et pourtant…

Il y a quelques mois j'ai appris par la presse, et croyez-moi pour un journaliste c'est vraiment chiant d'être informé par la presse, que j'étais nominé pour le Prix du Maire de Champignac. Fallait-il se draper dans cette dignité outragée en prononçant une phrase dangereuse, du style «Il faudrait quand même pas me prendre pour un con!», sachant qu'en général c'est trop tard? Mais depuis ce moment-là, plus de répit: je peaufine mentalement les explications que je devrai donner au cas où, de nominé, je passerais au redoutable statut de lauréat, tout en sachant bien que, le cas échéant, mon incommensurable modestie se heurterait à l'impossibilité totale de refuser le prix.

Le moment est donc venu d'assumer et d'expliquer. J'ai commis il y a quelques années un billet d'humeur sur la prestation navrante de quelques députés qui avaient convoqué la presse pour lui livrer en scoop les difficultés de financement des assurances sociales, mais avec des chiffres archi-connus depuis deux ans et de plus hypothétiques. Je me suis donc permis de conclure avec cette audace propre à ceux qui ne risquent finalement pas grand-chose: «Comme l'aurait dit Oin-Oin, c'était un coup d'épée dans l'oreille d'un sourd.» Et là, silence total des censeurs de la presse, jusqu'aux instances du grand jury du Grand Prix du Maire de Champignac et de ses informateurs, qui ne peuvent pas tout lire d'accord, mais qui sont quand même là pour ça.

Trois ans plus tard, taraudé par ce manque d'imagination qui rend parfois le journaliste presque attendrissant, je réutilise l'expression, mais sans citer mes sources cette fois-ci, sans citer mon valeureux compatriote Constantin-Amédée Roussillon dit Oin-Oin, qui, on l'oublie, était chaux-de-fonnier avant de devenir genevois. Et cette fois-ci ça n'a pas manqué: et d'un, on m'envoie dans les gencives ce chef-d'œuvre admirable, symbole de dérision et aussi symbole de la solidarité des palabreurs et scribouillards dans cette même dérision. Et de deux, me voilà obligé de tenir un discours, moi qui sais à peine m'exprimer par écrit.

Bien fait pour ma pomme! et aussi merci de m'avoir associé à vous dans la rude tâche de glorification des petits dérapages quotidiens, car je n'hésiterai pas à le dire bien haut: «Les restes du colosse de Rhodes n'ont qu'à bien se tenir, où qu'ils cachent leur splendide absence, car voici l'éphémère dans toute son éternité.»

## Procès-verbal du dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 2001

| Candidat | Voix | Prix | |
|---|---|---|---|
| Claude Ruey | 18 | Champignac d'Or | |
| François Nussbaum | 15 | Champignac d'Argent | |
| Jacques Poget | 9 | Mention «physionomiste» | |
| Pierre Cornu | 8 | Mention «c'est pas beau» | |
| Claude-André Fardel | 8 | Mention «bien au contraire» | |
| Olivier Français | 5 | Y. B. | 2 |
| Jean-Pierre Berger | 5 | Jean-François Kohler | 1 |
| Jacques Pernet | 4 | Denis Alber | 1 |
| Eric de Saint Angel | 3 | Laurence Gemperlé | 1 |
| Isabelle Sieber | 3 | Ignace Jeannerat | 1 |
| Thierry Buclin | 3 | Pascal Couchepin | 1 |
| Jean-Jacques Besseaud | 3 | Patrick Combremont | 1 |
| Pécub | 3 | Olivier Meuwly | 1 |
| Lonny Flückiger | 2 | Francine Jeanprêtre | 1 |
| Patrick Juvet | 2 | Anne Weil-Lévy | 1 |
| Rédaction Radio Lac | 2 | Claude Smadja | 1 |
| François Carrard | 2 | Rédaction Le Temps | 1 |
| Maurice Terrail | 2 | Pierre Arnold | 1 |
| André Gavillet | 2 | | |

| | |
|---|---|
| Votes valables | 113 |
| Votes blancs | 0 |
| Votes nuls | 1 |
| Votes | 114 |
| Votants | 57 |

Fait à Lausanne, le 9 décembre 2001

**Discours de réception de M. Claude Ruey lors de la remise de son Champignac d'Or**

JE ne vais pas commencer en vous disant que je suis très ému, car on dirait alors «Vive Zému!», mais je confirme, et ma femme qui est absente m'a prié de vous dire qu'elle pouvait le confirmer également, que je suis bien un homme de sexe masculin. Elle est retenue parce qu'elle doit participer à l'assermentation de la Municipalité dans laquelle elle a été élue; et je devrai d'ailleurs vous quitter rapidement pour aller la rejoindre et pour y confirmer la phrase que je viens de prononcer puisque la Municipalité de Nyon vient de m'inviter pour cette assermentation en s'adressant à moi de cette manière: «À Mesdames les épouses de municipaux…» J'honorerai cette invitation de ma présence: je serai donc une épouse de sexe masculin.

J'ai eu l'occasion de prononcer cette phrase historique lors d'un débat non moins historique: il s'agissait de discuter de l'introduction du sexe dans le code-barres, dans le cadre du vote par correspondance. Les députés s'inquiétaient de savoir s'il y avait atteinte à la sphère intime. Pouvait-on inscrire sexe masculin ou féminin? Cette introduction du sexe dans le code-barres s'est faite grâce à cette saillie vigoureuse du Conseiller d'État en charge du dossier.

Je suis donc heureux, que grâce à cette phrase, vous puissiez me distinguer et en cela distinguer un membre viril du Conseil d'État au moment où il se retire. Et dans ces cas-là, comme disait Yvette Jaggi, «C'est pas le moment de mollir.»

## Les dédicaces

Pour sa prise de position à la fois ferme et argumentée:
*«J'étais membre de la commission et je suis arrivé avec un avis plutôt négatif, qui n'a que très peu évolué puisque j'ai répondu à tous les votes par une abstention. Une abstention neutre, non positive ou négative, mais une abstention qui peut encore évoluer suivant les réponses à mes questions.»*
**Claude-André Fardel, député radicalement vaudois, reçoit la mention «Bien au contraire»**

Pour sa réplique qui fera désormais jurisprudence:
*«Ce n'est pas moi et Gérard Piquerez qui ont accusé Lamon, mais les autres. C'est un peu facile de rejeter sa responsabilité sur les autres.»*
**Pierre Cornu, procureur général du canton de Neuchâtel, est honoré de la mention «C'est pas beau»**

Au fond des choses et des êtres, il voit ce que personne ne voit:
*«Plus tard, les deux tours s'effondreront, droites et dignes, symboles de l'Amérique touchée au cœur.»* et *«Une vingtaine de casseurs aisément reconnaissables à leurs visages entièrement masqués…»*
**Jacques Poget, rédacteur en chef du quotidien *24 Heures*, reçoit la mention «Physionomiste»**

Parfois, mais pas toujours, le champignacisme atteint le niveau du haïku japonais et du soufflé au roquefort: produire le maximum d'effet avec le minimum d'ingrédients:
*«La Comco envoie ainsi un coup d'épée dans l'oreille d'un sourd.»*
**François Nussbaum, journaliste parlementaire, obtient, à son premier essai, le Champignac d'Argent**

En 1992: *«…un carcan législatif, réglementaire et administratif, dont on mesure les fruits pervers…»*
En 1994: *«Plus la démocratie est proche des citoyens, plus les gens peuvent s'identifier à une culture qui leur est proche.»*
En 1995: *«… nous sommes tous dans le même bateau: abordons crânement les problèmes, plutôt que de les exorciser.»*
En 1996: *«Nous sommes dans la situation d'un mariage à reculons qui ne s'est jamais conclu.»*
En 1997: *«Le résultat est net. Je ne suis pas sûr qu'il soit clair.»*
et enfin en 2001:
*«Je n'ai personnellement pas honte à dire que je suis un homme de sexe masculin.»*
**Après d'innombrables tentatives, Claude Ruey, conseiller d'État vaudois, décroche enfin le Champignac d'Or.**

# par le Champignac 2001

## Grands moments littéraires

**MESSIEURS, Mes Damoiseaux, Mesdames, c'est avec une joie indénouable que je vous accueille en cette soirée matinale pour la remise du Prix du Maire de Champignac 2001. Nous sommes toutes et tous réuni-es ici par un point commun: notre amour des maux de la société. Préalablement à la remise des prix en elle-même, il nous est apparu important de revenir sur quelques ouvrages de lits et de ratures qui ont marqué cette première année du millénaire, que ceux-ci soient politiques ou poétiques.**

**Cette présentation est d'une importance encore plus relevée, lorsque l'on découvre les résultats d'un récent sondage sur la littérature. Je vais donc accueillir parmi nous M. Miautruite, expert spécialisé et spécialiste expertisé de la question. M. Miautruite, la parole est à vous pour nous faire part des résultats de cette étude.**

– L'étude portant sur un panel de 1000 abonnés à la *Gazette* de la fonction publique vaudoise, choisis au hasard, elle porte en elle-même tous les canons de la scientificité: objectivité, rigueur

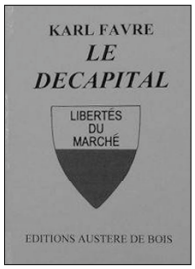
**– Bien. Dites-nous alors ce que les Vaudois pensent de la littérature vaudoise**

– À cette question ils répondent oui à 16 %, non à 37 % Ne sait pas 28.3 % Blancs et nuls 48,7 %, sachant que plusieurs réponses étaient possibles.

**– Quelle horreur! Et pour ce qui est des auteurs?**

– Ah c'est plus intéressant. À la question: connaissez-vous les auteurs vaudois suivants, les sondés répondent: Charles Ferdinand Chessex, 20 %; Albert Ramuz, 13,5 %; Gilbert Duchoud 9 %. Mais lui, on ne le connaît que depuis peu: lui accorder plus de crédits eût été douteux. On peut donc constater qu'il reste encore du travail pour faire connaître la littérature vaudoise aux travailleuses de nuit des instituts de sondage.

**– Merci Monsieur. Cette annonce décevra toutes les libraires amoureuses du livre, mais également Fayot, les Yeux Fétides et la Flaque qui risquent de voir leurs projections pécuniaires se modifier. Enfin, bon, ne restons pas sur cette triste touche et passons tout de suite à la présentation des ouvrages que nous avons sélectionnés pour vous.**




**Le premier de la liste s'intitule *Le Décapital*, il est paru en même temps que le budget cantonal, édité aux éditions Austère de Bois. J'ai le plaisir à nouveau de recevoir parmi nous un spécialiste de la question, à savoir son auteur, Monsieur Karl Favre.**

– Bonjour.

**– *Le Décapital*, est-ce un roman, un recueil de poèmes?**

– Vous plaisantez, ma pratique de praticien m'autorise à avoir commis ce que l'on peut déjà appeler un manuel de référence

**– Bien un manuel. À qui s'adresse-t-il?**

– À toutes celles et ceux qui songent à se lancer dans le décapage des services publics avant rénovation.

**– Ce domaine est déjà bien déblayé. Avez-vous de nouvelles recettes?**

– Certainement pas de nouvelles recettes. C'est avec les vieilles casseroles qu'on fait les meilleures sou(pe)s.

**– Merci.**

**Enchaînons sans autre avec ce magnifique condensé, résumant de façon détaillée la pointe de l'iceberg en la matière. Son auteur, Jean Pasteur, responsable de la pédagologie du Canton est avec nous. Je lui cède la parole pour nous dire oralement le contenu de l'intérieur de ce livre intitulé *Le retour de l'abandon des notes*.**

– ...

**– Eh bien, M. Jean Pasteur? Qu'avez-vous à nous dire sur votre livre?**

– Ah, hein, quoi, moi?! Mais je n'ai pas écrit de livre ou alors je ne m'en souviens pas, ou alors il y a longtemps.

**– Mais voyons, c'est bien votre nom et votre signature qui se trouvent ici?**

– Oh vous savez, je ne lis pas tout ce que je signe.

**– Merci tout de même pour cet éclairage illuminé.**

**Finalement, voici une nouvelle nouveauté récente, un ouvrage extrêmement complet qui a la grande qualité d'avoir su s'intéresser à ce qui était central et se centrer sur ce qui était intéressant. Il s'agit de l'anthologie du XXIe siècle de son premier à son neuvième mois. Cet ouvrage est paru le 12 septembre, il peut donc se flatter d'avoir su prendre le recul temporel et géographique suffisant pour analyser avec distance cet événement catastrophique qui nous a toutes et tous choqué-es dans la première quinzaine de ce mois de septembre. Événement constitutif d'un nouveau regard sur le monde, nous y reviendrons avec son auteur dans quelques instants. Cette œuvre a donc su mettre le doigt directement sur tous les points chauds de se débuts de millénaire sans toutefois être glacé par la tristesse de certains. Monsieur Pascal Levaux-Bien, veuillez s'il vous plaît nous parler de vos motivations à écrire ce livre.**

– Pour commencer, mes motivations sont claires: en tant que ministre, je me suis cru autorisé à avoir raison de penser que j'étais en droit d'écrire moi-même ce morceau d'histoire.

**– Effectivement, nous lisons sur la quatrième de couverture: *«Nous partions pour un nouveau millénaire et de deux tours de passe-passe toutes nos certitudes se sont écroulées.»***

– Oui, il y a eu Davos, tous ces réactionnaires qui se lancent à l'assaut de la montagne sans expérience, puis ces jeunes enfermés chez Ikéa sous l'œil des caméras, puis...

**– Non, je voulais parler du dernier chapitre, le mois de septembre évoqué en quatrième de couverture.**

– Ah, c'est autre chose. Là, c'est notre vision du monde qui est chamboulée, nos matins ne seront plus jamais comme avant. Cette nouvelle maquette, c'est du terrorisme intellectuel.

**– Ce sera votre conclusion, laissons nos lectrices et lecteurs découvrir par eux-mêmes cet ouvrage. Merci pour votre présence.**

**Voilà, Messieurs, Mes Damoiseaux, Mesdames, notre sélection s'arrête là et...**

– Eh, non! Et notre livre à nous?!

**– Excusez-moi, mais qui êtes-vous? De quoi s'agit-il?**

– Et bien, vous me reconnaissez?! Ah, non... Je suis le représentant syndical du syndicat des travailleurs et travailleuses de Swissair. Nous avons réuni et analysé toutes nos actions de défense des droits et intérêts de ces personnes.

**– Mais voyons, Monsieur, vous êtes sûr de vouloir présenter ce livre?**

– Oui, évidemment, nous l'exigeons, enfin, je crois que nous le souhaiterions, mais en fait, ce n'est pas pour vous embêter, alors si bon voilà tant pis, au revoir, merci de nous avoir écoutés

**C'est bien ce qu'il nous semblait, un résumé précis du livre vient de nous être communiqué. De toute façon, *L'envol d'un atterrissage syndical* est épuisé, puisqu'il a été intégralement utilisé pour caler les piliers de l'arteplage d'Yverdon.**

**Nous pouvons donc revenir à nos propos., En remerciant chaleureusement tous nos invités, veuillez, chères amies et chers amis passer une excellente suite de fin de début de matinée. Place à la remise du Prix du Maire de Champignac en elle-même. À vous la parabole!**

*Débordements*

## Quand la parole ne suit plus la pensée

Pierre Aepli, commandant de la Police cantonale vaudoise, in *Pol Cant information*, n° 45, décembre 2001

*Devoir de souvenirs de vacances*

Lieu et date impossibles à retrouver

*Les nouveaux médias réagissent en temps réel*

## Soudaine et brève évolution des taux de change

*Lundi 14 janvier 12:22*

**Open d'Australie de tennis : les résultats (7)**

NDLR : ajoute résultats dames avec notamment élimination de Virginie Razzano

**MELBOURNE, Australie (AP)** - Résultats, lundi, des premiers matchs disputés lors de l'Open d'Australie de tennis, doté d'un prix de 8,6 millions de dollars (94,6 millions d'euros; 620 millions de francs), à Melbourne Park :

http://www.edicom.ch, le 14 janvier 2001

*Roman-feuilleton*

## Walther Not

# Le calme plat

*Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot*

### Treizième épisode

***Résumé des épisodes précédents***

**Le cadavre d'un homme a été découvert à Pully. Son identité s'est avérée fallacieuse. Prétendant surveiller une réunion communiste, les inspecteurs de la Sûreté ont emmené l'inspecteur-stagiaire Not dans un bordel.**

***Rue de la Tour,***
***lundi 6 septembre 1937, 20h30***

Potterat se saisit de la poignée et entrouvrit prudemment la porte. Un manchot dans la cinquantaine, d'une grande taille, très large d'épaules, se tenait sur le seuil. La peau tannée par le soleil, un crochet au bout du bras gauche, il avait quelque chose du corsaire, impression que contredisaient le bouquet de violettes qu'il avait attaché à sa prothèse et le sourire mielleux qui persistait sur ses lèvres. Tandis qu'il restait figé en nous voyant sur le lit, Clara se jeta à son cou :

–Jacquounet, mon Jacquounet, toi ici ! Quelle surprise !

L'ébahissement de l'homme fut de brève durée, il se redressa :

–Ah ça, Messieurs, la police suisse devient redoutable : je n'ai pas même commencé de m'adonner au vice que vous êtes déjà quatre à m'appréhender. Mais voyez par vous-mêmes ! Comme tous les exhibitionnistes : je n'ai rien à montrer !

De sa main valide, il se couvrit d'un képi aux abondantes dorures et écarta le revers de son manteau, laissant apparaître un uniforme d'officier de l'armée française, orné de nombreuses décorations.

–Je me présente : Arroland ; et je l'affirme : je suis innocent, Messieurs de la brigade des mœurs.

Face à un humoriste, le policier cherche généralement l'intimidation. Potterat ne faillit pas à l'usage :

–On n'est pas à carnaval, pas. D'abord, le port des uniformes militaires étrangers est illégal !

–Double erreur, commissaire : primo, ce n'est pas un déguisement. –Il désigna son front– Voyez ces couilles sur mon épi, je veux dire ces nouilles sur mon képi : je suis lieutenant-colonel de la Légion étrangère, officier d'État-Major du maréchal Pétain, invité par le Conseil fédéral à assister aux manœuvres du premier corps d'armée. Le vieux schnock est sénile, il n'a plus aucun avenir, mais la solde est plus élevée chez lui qu'à la Légion et les lupanars plus nombreux à Paris qu'à Tataouine.

Il attendit un peu, le sourcil gauche soulevé. Tous quatre, nous nous redressâmes et exécutâmes un vague salut militaire, auquel il ne répondit même pas :

–Deuzio, je ne suis pas si étranger que cela. J'ai habité autrefois à Lausanne, avenue du Docteur-Tissot, entre gare et synagogue. Vous connaissez ce médicastre du dix-huitième siècle, Messieurs qui êtes des Mœurs à défaut d'en avoir ? Allons, vous avez certainement entendu parler de ce héros local : l'auteur de *L'onanisme, dissertation sur les maladies produites par la masturbation* ! Le dénonciateur de la branlette, le massacreur des ripolineurs d'obélisque, le pourfendeur des pignoleurs, le tortionnaire de la veuve poignet, le Torquemada du touche-pipi, le persécuteur des frictionneurs, l'arracheur du poireau d'amour, l'affameur des astiqueurs de colonne, bref ce prétendu philanthrope fut en réalité l'ennemi de l'humanité souffrante. Imaginez, Messieurs les argousins, le drame de l'enfant qui part joyeux à la découverte des plaisirs solitaires et devant qui se dresse soudain la statue d'un tel commandeur : «La cécité te guette ! La surdité te menace ! Ta moelle épinière s'écoulera par là ! Tu vas attraper la goutte au membre !» et je ne sais combien d'autres fadaises du même acabit (de cheval) et songez à ces drames muets qui hantent les draps de lit et les bidets. Qui dira le malheur…

Il parlait, il parlait… Sa faconde semblait inépuisable, on aurait dit un bonimenteur de marché. Sa carrure impressionnante, son physique avantageux, tout autant que son bagout irrépressible, imposaient le silence à ses interlocuteurs. Clara humait son bouquet de violettes et s'enivrait de la caresse des mots ; Potterat balançait sa moustache sous son nez, à la manière de celui que ne va pas s'en laisser conter ; Lambelet et Porchet semblaient admirer la performance ; quant à moi, je m'efforçais de mémoriser, histoire d'élargir mon vocabulaire. Le lieutenant-colonel Arroland baratinait naturellement, sans chercher ses phrases et sans même s'écouter. Un torrent de formules, d'allitérations, de jeux de mots, de sous-entendus graveleux et de contrepèteries jaillissait sans interruption de sa bouche, sans que jamais on ne le surprenne en train de reprendre son souffle. Il devait avoir une capacité thoracique exceptionnelle, quinze, peut-être vingt litres. Loin de la frénésie verbale des poivrots, toujours à court d'oxygène, qui accélèrent progressivement leur débit de crainte de ne pas retenir l'attention suffisamment longtemps pour achever leur tour de piste, le soldat mutilé semblait capable de soliloquer jusqu'à la fin des temps.

–…d'enfances infernales ? Combien d'existences brisées ? Ah, ne faites jamais d'enfants, mes amis les perdreaux ! L'Église, l'École, la Morale les guettent ! La reproduction est la pire chose qui nous menace, savez-vous. Comment pourrions-nous d'abord forcer à naître des êtres promis à tant d'abominations et ensuite prétendre les éduquer ? Au boxon, au moins, on est sûr d'une chose : éviter la paternité !

Le légionnaire bronzé se tourna vers Clara H***, qui éclatait d'un petit rire léger à chacune de ses répliques. La locataire de la chambre s'était saisie d'une brosse et se recoiffait.

–À chaque fois que je passe ici, je te trouve un peu plus belle. Vraiment, ton charme m'accule et m'entache. Pour toi, je pourrais piller toute la Chine, ou même outrer Florence. Aucune autre n'est capable, comme toi, de me braver la riguette. Avec tes cheveux noirs, tu ressembles à Louise Brooks, tu sais, dans le film *Loulou*, du grand Pabst, l'histoire d'une fille si désirable qu'elle sème la mort autour d'elle. Tu l'as vu, au moins ? Quoi ? Il n'est pas passé à Lausanne ! Quand je vous disais, Messieurs, que ce pays ne connaît que le bâillon et les ciseaux. Il ne peut rien se passer ici, car les syndics, les instituteurs et les pasteurs veillent sur chaque geste et sur chaque pensée, faisant du moindre village une contrée de morts-vivants. Remarquez, un tel enfer présente au moins un aspect positif : privé de tout exutoire, le désespoir y sécrète la manie du suicide, seule bonne pratique, hygiénique et nécessaire, que l'on puisse rencontrer en Suisse, je dois le reconnaître. Mais cette lucidité est elle-même une illusion : allons, tout est vain, Messieurs les bourres, alors efforçons-nous de vivre le plus mâle possible !

***Arsène Lupin détective*** **(Henri Diamant-Berger, 1937, avec Suzy Prim, Rosine Deréan, Gabriel Signoret et Jules Berry), annonce parue dans la *Gazette de Lausanne* le 9 septembre 1937**

Du bout de son crochet, il agrippa délicatement la robe de Clara et l'attira à lui pour l'embrasser à pleine bouche. Elle avait fini de se parer, enroulant autour de son cou un interminable collier de pacotille. La gagneuse fourbue était devenue une princesse de la nuit, vive et gracieuse, le sourire en coin, qui se figurait que son beau légionnaire allait la faire valser au Palace. L'un de nous, je ne sais plus qui, peut-être Porchet, soupira : le temps passait, et nous avions du travail. Cela n'arrêta guère le lieutenant-colonel.

–Dis-moi, Clara, fille perdue, tu vois toujours ce député de Prilly qui possède trois couilles ?

–Oh que oui, et il n'a pas débandé depuis le mois de juin, à cause de la victoire du Lausanne-Sports.

–Viens me raconter tout cela, il y a là matière à un livre… Prends vingt-quatre heures de congé ; demain je t'emmène à Bellerive, il paraît que ces nouveaux bains sont magnifiques…

–Mais Roger ne voudra jamais. Parce que c'est un peu le coup de feu en ce moment, tu comprends… Il va croire que je me suis mise avec un autre jules et que je le double…

–Le coup de feu, le coup de feu, et ma flamme à moi, alors ? Ton Roger, tu verras, j'en fais mon affaire ! répliqua Arroland, qui sur ces paroles définitives désigna la porte de son unique main et s'effaça galamment pour la laisser sortir.

–Pour commencer, nous irons au cinéma. Au Moderne, on joue Arsène Lupin : «Messieurs, gardez vos trésors ! Mesdames, gardez vos cœurs !» Tu vas voir, c'est épatant ! Messieurs, bonne inspection des matelas !

Ils sortirent. Potterat, très échauffé, transpirait abondamment ; ses moustaches et ses sourcils se fronçaient à tel point que les yeux et le nez disparaissaient sous la masse de poils. Était-il atterré par les propos qu'il venait d'entendre ? Comment allait-il réagir aux provocations du Lausannois émigré à Paris ? Après une longue réflexion, il alluma calmement un cigare déjà passablement mâchonné, puis s'épongea la nuque au moyen d'un mouchoir à carreaux qui avait certainement été lavé pour la dernière fois au siècle précédent ; ainsi rétabli dans sa dignité, il s'adressa à moi avec un large sourire :

–Tu vois, Walti, même ce traîne-sabre qui parle pointu s'en est rendu compte : ici, c'est le calme plat. Point. Il a bien raison, le légionnaire baboleur, pas. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi il n'a pas voulu rester chez nous, charrette de charrette !

Tapis derrière les volets, Porchet et Lambelet avaient commencé à s'agiter. À grands renforts de moulinets du bras et d'index sur les lèvres, ils nous firent signe d'approcher sans bruit. Le caquet tonitruant du lieutenant-colonel Arroland allait en s'atténuant, tandis qu'un murmure montait dans la ruelle. Par le trottoir qui passait sous la fenêtre de Clara, en grappes, des gens commençaient à approcher dans la pénombre. Le réverbère était loin, et on ne distinguait que des silhouettes.

–La maison d'en face est le local des Amis de l'Espagne Républicaine, expliqua Porchet. C'est sous ce nom que les communistes agissent actuellement : le soutien au front populaire de Madrid est leur principale activité. Ce soir, ils tiennent leur réunion hebdomadaire, discrètement convoquée de bouche à oreille puisque toute manifestation publique sur ce sujet est interdite.

Parmi ces ombres chinoises, nous repérâmes d'abord une sorte de Sancho Pança, avançant d'un pas énergique, une petite serviette sous le bras, et qui semblait, tel le bœuf attelé à la charrue, tirer tout le monde. Il était suivi, logiquement, d'une silhouette efflanquée et barbichue. Lambelet commença les présentations :

–Le petit gros agité, c'est Duret, le chef du parti pour Lausanne, il se dit expert-comptable, mais il est sans cesse fourré à Paris, d'où il ramène les instructions de la Komintern. Il a l'air redoutable mais, si vous voulez mon humble avis, tous ces révolutionnaires sont des tigres en papier.

Porchet prit le relais :

–C'est bien vrai. Derrière Duret, il y a son acolyte, Squelette. Son vrai nom est Poncet ; je l'appelle comme ça parce qu'il est maigre à faire peur. Les autres l'ont bombardé secrétaire des Amis de l'Espagne Républicaine, mais il n'est pas tant doué que ça comme organisateur. Il a commencé des études sans les terminer. Depuis, ce sac d'os n'a jamais trouvé d'emploi stable ; il a tout fait : terrassier, livreur, déménageur. Ces temps-ci, il travaille comme livreur de lait.

Tous les partisans du *Frente popular* n'étaient pas communistes. Au contraire de Duret, Poncet n'avait pas adhéré au parti, mais se disait socialiste chrétien, affirmation qui suscita aussitôt l'incompréhension de Potterat, dont la perception des nuances s'arrêtait à l'idée que le vin puisse être rosé.

Passa le gros du peloton, mes collègues m'indiquèrent quelques noms, que je ne parvins naturellement pas à retenir. Je me souviens seulement qu'il fut question d'un champion de bobsleigh (1), de quelques étudiants tessinois mêlés à des réfugiés italiens antifascistes, d'un ou deux instituteurs craintifs, le museau enfoui dans leur cache-nez, de solides infirmières de l'hôpital et d'ouvriers, typographes, maçons, horlogers, dont les pinces encore visibles au bas des pantalons témoignaient qu'ils étaient venus à bicyclette des quatre coins du canton. Guère plus d'une trentaine de personnes au total.

Parmi les derniers, entouré de jeunes filles, Lambelet désigna un échalas plus long encore que Poncet, mais nettement plus âgé :

–Le professeur Bellâme, un mandarin très lettré qui enseigne le grec à l'Université. Ses étudiantes le suivent partout… Pourtant le sage a dit que la révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie…

Un peu plus loin, qui arrivait en courant du tramway de la place Chauderon, nous aperçûmes encore le docteur Moor, le médecin des pauvres de Renens.

–Voilà, Walti, tu n'as plus qu'à descendre, et à entrer là-dedans, pas. Méfie-toi de l'alcoolyte, il va sûrement essayer de savoir qui tu es…

–Quoi ? Vous voulez me faire participer à cette réunion ! répliquai-je à Potterat.

Malgré mes soupçons de vengeance, l'inspecteur Barrique n'était pas à l'origine de cette idée, qui revenait au sous-brigadier Lambelet. Ce dernier m'expliqua qu'une certaine agitation régnait chez les rouges, sans doute en lien avec l'affaire de Chamblandes. Cette séance plus ou moins ouverte au public était une occasion rare de pénétrer dans leur monde clandestin et d'entendre ce qu'ils disaient du meurtre. J'étais jeune, je venais d'arriver de Suisse allemande, personne ne m'avait vu dans le quartier en compagnie de mes collègues : je pourrais assister aux discussions sans être repéré. Potterat eut le mot de la fin :

–Nous, on ne peut pas : on est connu comme le coup de blanc, ici. Et de toute façon on a déjà dépassé d'un bon moment l'heure de l'apéro. Je n'y tiens plus, pas.

Aussitôt dit aussitôt fait, le vétéran de la Sûreté franchit la porte de la chambre de Clara, emmenant presque de force son camarade Porchet aux Douze dizains pour une «poutze de première classe». Peu de temps après, on entendit venir de la rue l'air de Laurel et Hardy, que sifflaient les communistes retardataires.

–Bon, me résignai-je, que dois-je découvrir ?

–Bien sûr, il faudrait apprendre où étaient nos bolchéviques vaudois samedi soir. Nous avons bien un indicateur dans leurs rangs, qu'on a baptisé Pipelette, mais je me méfie de lui : cet âne nous transmet systématiquement ce que nous savons déjà ou alors des gribouillis incompréhensibles. Quant à toi, contente-toi d'observer et d'écouter, surtout ne pose pas trop de questions. Évite de t'agiter comme l'aveugle qui cherche à saisir le poisson.

Toute la sagesse de l'Asie ne serait guère parvenue à me rassurer, mais, par-delà ses dictons, Lambelet voyait juste : je partais espionner chez les rouges en pleine obscurité. J'étais complètement dans le brouillard. Comme la taupe.

***(à suivre)***

(1) Probablement Édouard-Eugène Scherrer (1890-1972), dit *Crouillatset*, postier à Leysin, licencié pour des motifs politiques en 1923 et médaille d'or aux Jeux Olympiques de Chamonix l'année suivante, par la suite secrétaire syndical et candidat communiste au Conseil national. *(N. d. T.)*